

ALBERT CAMUS

LE
MALENTENDU

suivi de

CALIGULA

NOUVELLES VERSIONS

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ENVERS ET L'ENDROIT, *essai.*

NOCES, *essai.*

L'ÉTRANGER, *roman.*

LE MYTHE DE SISYPHE, *essai.*

LE MALENTENDU suivi de CALIGULA, *théâtre.*

LETTRES À UN AMI ALLEMAND.

LA PESTE, *récit.*

L'ÉTAT DE SIÈGE, *théâtre.*

ACTUELLES :

I. Chroniques 1944-1948.

II. Chroniques 1948-1953.

III. Chroniques algériennes 1939-1958.

LES JUSTES, *théâtre.*

L'HOMME RÉVOLTÉ, *essai.*

L'ÉTÉ, *essai.*

LA CHUTE, *récit.*

L'EXIL ET LE ROYAUME, *nouvelles.*

DISCOURS DE SUÈDE.

Suite de la bibliographie en fin de volume

LE MALENTENDU

CALIGULA

ALBERT CAMUS

LE MALENTENDU

suivi de

CALIGULA

NOUVELLES VERSIONS

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1958.*

A MES AMIS DU THÉÂTRE DE L'ÉQUIPE

LE MALENTENDU

Pièce en trois actes

LE MALENTENDU

a été représenté pour la première fois en 1944, au Théâtre des Mathurins, dans une mise en scène de Marcel Herrand, et avec la distribution suivante :

MARTHA.	<i>Maria Casarès.</i>
MARIA.	<i>Hélène Vercors.</i>
LA MÈRE.	<i>Marie Kalff.</i>
JAN.	<i>Marcel Herrand.</i>
LE VIEUX DOMESTIQUE.	<i>Paul Cettly.</i>

Acte premier

Midi. La salle commune de l'auberge. Elle est propre et claire. Tout y est net.

SCÈNE I

LA MÈRE

Il reviendra.

MARTHA

Il te l'a dit ?

LA MÈRE

Oui. Quand tu es sortie.

MARTHA

Il reviendra seul ?

LA MÈRE

Je ne sais pas.

MARTHA

Est-il riche ?

LA MÈRE

Il ne s'est pas inquiété du prix.

MARTHA

S'il est riche, tant mieux. Mais il faut aussi qu'il soit seul.

LA MÈRE, *avec lassitude.*

Seul et riche, oui. Et alors nous devons recommencer.

MARTHA

Nous recommencerons, en effet. Mais nous serons payées de notre peine.

Un silence. Martha regarde sa mère.

Mère, vous êtes singulière. Je vous reconnais mal depuis quelque temps.

LA MÈRE

Je suis fatiguée, ma fille, rien de plus. Je voudrais me reposer.

MARTHA

Je puis prendre sur moi ce qui vous reste encore à

faire dans la maison. Vous aurez ainsi toutes vos journées.

LA MÈRE

Ce n'est pas exactement de ce repos que je parle. Non, c'est un rêve de vieille femme. J'aspire seulement à la paix, à un peu d'abandon. (*Elle rit faiblement.*) Cela est stupide à dire, Martha, mais il y a des soirs où je me sentirais presque des goûts de religion.

MARTHA

Vous n'êtes pas si vieille, ma mère, qu'il faille en venir là. Vous avez mieux à faire.

LA MÈRE

Tu sais bien que je plaisante. Mais quoi ! A la fin d'une vie, on peut bien se laisser aller. On ne peut pas toujours se raidir et se durcir comme tu le fais, Martha. Ce n'est pas de ton âge non plus. Et je connais bien des filles, nées la même année que toi, qui ne songent qu'à des folies.

MARTHA

Leurs folies ne sont rien auprès des nôtres, vous le savez.

LA MÈRE

Laissons cela.

MARTHA, *lentement.*

On dirait qu'il est maintenant des mots qui vous brûlent la bouche.

LA MÈRE

Qu'est-ce que cela peut te faire, si je ne recule pas devant les actes ? Mais qu'importe ! Je voulais seulement dire que j'aimerais quelquefois te voir sourire.

MARTHA

Cela m'arrive, je vous le jure.

LA MÈRE

Je ne t'ai jamais vue ainsi.

MARTHA

C'est que je souris dans ma chambre, aux heures où je suis seule.

LA MÈRE, *la regardant attentivement.*

Quel dur visage est le tien, Martha !

MARTHA, *s'approchant et avec calme.*

Ne l'aimez-vous donc pas ?

LA MÈRE, *la regardant toujours,
après un silence.*

Je crois que oui, pourtant.

MARTHA, *avec agitation.*

Ah ! mère ! Quand nous aurons amassé beaucoup

d'argent et que nous pourrons quitter ces terres sans horizon, quand nous laisserons derrière nous cette auberge et cette ville pluvieuse, et que nous oublierons ce pays d'ombre, le jour où nous serons enfin devant la mer dont j'ai tant rêvé, ce jour-là, vous me verrez sourire. Mais il faut beaucoup d'argent pour vivre libre devant la mer. C'est pour cela qu'il ne faut pas avoir peur des mots. C'est pour cela qu'il faut s'occuper de celui qui doit venir. S'il est suffisamment riche, ma liberté commencera peut-être avec lui. Vous a-t-il parlé longuement, mère ?

LA MÈRE

Non. Deux phrases en tout.

MARTHA

De quel air vous a-t-il demandé sa chambre ?

LA MÈRE

Je ne sais pas. Je vois mal et je l'ai mal regardé. Je sais, par expérience, qu'il vaut mieux ne pas les regarder. Il est plus facile de tuer ce qu'on ne connaît pas. (*Un temps.*) Réjouis-toi, je n'ai pas peur des mots maintenant.

MARTHA

C'est mieux ainsi. Je n'aime pas les allusions. Le crime est le crime, il faut savoir ce que l'on veut.

Et il me semble que vous le saviez tout à l'heure, puisque vous y avez pensé, en répondant au voyageur.

LA MÈRE

Je n'y ai pas pensé. J'ai répondu par habitude.

MARTHA

L'habitude ? Vous le savez, pourtant, les occasions ont été rares !

LA MÈRE

Sans doute. Mais l'habitude commence au second crime. Au premier, rien ne commence, c'est quelque chose qui finit. Et puis, si les occasions ont été rares, elles se sont étendues sur beaucoup d'années, et l'habitude s'est fortifiée du souvenir. Oui, c'est bien l'habitude qui m'a poussée à répondre, qui m'a avertie de ne pas regarder cet homme, et assurée qu'il avait le visage d'une victime.

MARTHA

Mère, il faudra le tuer.

LA MÈRE, *plus bas.*

Sans doute, il faudra le tuer.

MARTHA

Vous dites cela d'une singulière façon.

ALBERT CAMUS

Le Malentendu

suivi de

Caligula

Avec *Le Malentendu* et *Caligula*, Albert Camus fait appel à la technique du théâtre pour préciser une pensée dont *L'Étranger* et *Le Mythe de Sisyphe* – sous les aspects du roman et de l'essai – avaient marqué les points de départ.

Est-ce à dire que l'on doit considérer le théâtre d'Albert Camus comme un « théâtre philosophique » ? Non – si l'on veut continuer à désigner ainsi cette forme périmée de l'art dramatique où l'action s'alanguissait sous le poids des théories. Rien n'est moins « pièce à thèse » que *Le Malentendu*, qui, se plaçant seulement sur le plan tragique, répugne à toute théorie. Rien n'est plus « dramatique » que *Caligula*, qui semble n'emprunter ses prestiges qu'à l'histoire.

Mais la pensée est en même temps action et, à cet égard, ces pièces forment un théâtre de l'impossible. Grâce à une situation (*Le Malentendu*) ou un personnage (*Caligula*) impossible, elles tentent de donner vie aux conflits apparemment insolubles que toute pensée active doit d'abord traverser avant de parvenir aux seules solutions valables. Ce théâtre laisse entendre par exemple que chacun porte en lui une part d'illusions et de malentendu qui est destinée à être tuée. Simplement, ce sacrifice libère peut-être une autre part de l'individu, la meilleure, qui est celle de la révolte et de la liberté. Mais de quelle liberté s'agit-il ? *Caligula*, obsédé d'impossible, tente d'exercer une certaine liberté dont il est dit simplement pour finir « qu'elle n'est pas la bonne ». C'est pourquoi l'univers se dépeuple autour de lui et la scène se vide jusqu'à ce qu'il meure lui-même. On ne peut pas être libre contre les autres hommes. Mais comment peut-on être libre ? Cela n'est pas encore dit.

nrf



9 782070 212026



58-III A 21202

ISBN 2-07-021202-5

Extrait de la publication